

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10

MONTRÉAL, VENDREDI, 19 FÉVRIER 1847.

No. 14

SITUATION CRITIQUE DE L'INSTRUCTION PRIMAIRE DANS LES VILLES ET LES CAMPAGNES.

Depuis longtemps le gouvernement fait des efforts pour mettre l'instruction primaire en rapport avec la population des villes et des campagnes. Les réglemens ne manquent pas, les comités sont institués, des inspecteurs sont chargés de surveiller l'exécution de la loi; cependant, malgré toutes ces mesures, l'instruction primaire est encore en état de souffrance dans les villes, comme dans les campagnes. Nous voulons signaler les causes de ce mal, si préjudiciable aux familles. Nous ferons remarquer, avant tout, que la loi actuelle sur l'instruction primaire pêche en un point essentiel. Le clergé, appelé par son caractère et la nature de son ministère, à avoir une large part dans la surveillance de l'instruction primaire, est à peine représenté dans les comités. Le curé, qui se trouve pour ainsi dire isolé au milieu des autres membres, y est sans influence; les évêques sont aussi mis à l'écart; et l'on recueille aujourd'hui les fruits amers de l'esprit de partialité qui a présidé à la loi sur l'instruction primaire. Avant 1830, l'évêque, et à son défaut le curé, occupait la première place dans le comité; parmi les notables, deux étaient à la nomination de l'évêque. Le président correspondait avec le recteur de l'académie, et lui rendait compte des décisions du comité et des résultats de sa surveillance. Tout candidat aux fonctions d'instituteur était obligé de présenter au recteur de son académie ou à l'examineur délégué, un certificat d'instruction religieuse délivré par le représentant de l'évêque ou par le curé de la paroisse de l'aspirant. Aujourd'hui le clergé est privé de ces moyens d'une légitime influence, et le curé, simple membre du comité, n'y jouit d'aucune autorité; sa voix y est à peine entendue au milieu des clameurs passionnées d'une majorité ombrageuse et prévenue contre l'autorité ecclésiastique.

Dans la plupart des villes, les comités semblent sommeiller; les inspections des écoles sont rares ou plutôt négligées. Les instituteurs abandonnés à eux-mêmes peuvent se relâcher sans crainte de se faire remarquer; les progrès des élèves sont loin d'être rapides et satisfaisants; la fin de l'année approche, et une distribution de prix souvent abandonnée à l'arbitraire de l'instituteur, vient couronner la négligence de toute une année, et jeter quelque éclat propre à en imposer aux parens aveugles, qui ne jugent des succès de leurs enfans que par le nombre des prix et des couronnes, sans s'inquiéter de la manière dont ils ont passé une année qui vient de s'écouler au milieu d'études incohérentes et de la dissipation.

Deux points néanmoins paraissent avoir constamment éveillé la susceptibilité des comités, je veux dire, le prétendu *empiétement du clergé*, et les observations qu'il a pu faire, en réclamant contre les abus qui lui semblaient intolérables. Jaloux de leurs prérogatives, les membres des comités cherchent en toute circonstance à faire prévaloir leur autorité contre le dévouement du prêtre. Pour contrebalancer son influence, on affectera des tendances libérales; on vantera même quelquefois la pureté de la morale protestante; et des livres infectés de protestantisme seront introduits furtivement dans les écoles; on ira même plus loin, et des mains ennemies de la jeunesse glisseront parmi les prix que les enfans doivent emporter dans leurs familles, des *ouvrages infâmes*, afin de faire naître d'odieux préjugés contre des instituteurs chrétiens et charitables, qui n'ont pas même la permission d'examiner les livres distribués à leurs élèves. Cet infernal et déplorable abus a eu lieu particulièrement cette année, et de nombreuses réclamations nous ont été adressées à ce sujet. Plusieurs pasteurs zélés ont voulu user de leurs droits pour empêcher ce grand scandale, mais tous leurs efforts ont échoué contre l'inflexible obstination de la majorité des membres des comités d'instruction primaire, qui ont affirmé par la voie de la presse qu'aucun mauvais livre n'avait été distribué en prix.

Les comités souffrent encore que les longues journées d'études soient entièrement employées aux leçons de lecture, d'écriture, de calcul, de géographie; et tandis que quelques heures sont à peine accordées à l'étude du catéchisme et à l'accomplissement des devoirs religieux. Cependant c'est une vérité vulgaire, quo dans les soins que réclame le jeune âge, la culture de l'esprit ne doit occuper que le second rang, parce que le talent est inférieur à la vertu, ou plutôt parce que le talent sans vertu et sans religion n'est qu'un présent funeste. La science qui doit passer avant toutes les autres, c'est la science de la vertu, l'instruction et la pratique chrétienne. On parle beaucoup de morale et de principes religieux, et l'on a raison; mais pour incul-

quer des principes salutaires à la jeunesse, il faut la plier de bonne heure à l'exercice et à la pratique des devoirs religieux.

Le même esprit qui domine dans les comités des villes, règne, à bien plus forte raison, dans les comités des campagnes; le curé y est exposé à bien des contradictions. Souvent, à l'exception d'un très-petit nombre, il rencontre avec le mauvais vouloir l'incapacité la plus absolue. Nous avons connu plus d'un comité local composé de forgerons, de cultivateurs, de marchands forains, dont la plupart savaient à peine mettre leur signature; et comme l'ignorance aveugle a toujours pour compagne une grande susceptibilité, le seul membre possédant quelques lumières, le curé, trouve, dans de tels collègues une opposition et une résistance désespérantes. Pourquoi donc l'Université se montre-t-elle si facile sur le choix de ceux qui doivent surveiller l'instruction primaire? Pourquoi maintenir des gens incapables, dans un poste si honorable?

D'un autre côté, les comités d'arrondissement ont aussi à se reprocher de ne pas exercer une surveillance assez active sur les écoles de leur circonscription. Rarement ils se donnent la peine de faire examiner par leurs délégués, les élèves qu'ils devraient inspecter fréquemment. Il résulte de là de grands abus: les instituteurs en prennent à leur aise, et les progrès des enfans restent stationnaires. Nous connaissons des comités qui ne s'assemblent pas deux fois par an; il est évident qu'avec une telle négligence, il n'y a pas d'amélioration possible.

Les visites des inspecteurs des écoles primaires laissent aussi beaucoup à désirer. Ces visites qui devraient avoir lieu avec une certaine solennité, se font souvent avec précipitation, sans un examen approfondi de la situation des écoles, du zèle des instituteurs, des progrès des enfans. Les inspecteurs qui semblent avoir hâte de terminer leurs visites, négligent de convoquer les membres du comité local, et se retirent sans avoir aucune idée précise sur les besoins des écoles, et les mesures qu'il faudrait prendre pour activer la prospérité de ces établissemens. Il y a des communes qui ne sont pas même visitées une seule fois par un par des inspecteurs dont le premier devoir est d'avoir une connaissance exacte de chaque école, afin de pouvoir fournir à l'autorité supérieure des renseignemens sincères et consciencieux.

Combien d'abus funestes se glissent et se propagent dans les communes où une surveillance active est négligée! Souvent des maîtres munis de brevets de capacité ont besoin d'être dirigés dans l'exercice de leurs fonctions. Nous avons connu un instituteur, doué d'une certaine instruction, mais d'un esprit mobile et amateur de toutes les nouvelles méthodes, qui était dominé par une singulière monomanie; il prétendait que l'on ne pouvait apprendre à lire que dans le *Télémaque*. Or, rien de plus absurde que cette idée fixe. Tout le monde sait que ce chef-d'œuvre, sorti de la plume de Fénelon, renferme une foule de termes mythologiques et d'expressions figurées bien au-dessus de l'esprit de l'enfance. D'ailleurs, ce livre est trop coûteux pour la plupart des parens qui envoient leurs enfans aux écoles primaires. Eh bien! il n'a fallu rien moins que les efforts persévérans du comité local, pour faire cesser dans la commune rurale dont nous parlons, cet abus qui nuisait sensiblement aux progrès des enfans.

Voici un fait parvenu à notre connaissance, qui prouve combien la surveillance du comité est nécessaire. Un inspecteur de l'Université, chargé de visiter les écoles de plusieurs départemens, arriva dans un petit village où il rencontra un instituteur d'une mine fort suspecte. Il s'empressa de lui demander son brevet de capacité et ses certificats de bonnes vie et mœurs, et découvrit bientôt que ce maître dangereux, qui exerçait illégalement, était un *forçat libéré*, qui, profitant de la négligence de l'autorité municipale et du comité local, s'était établi audacieusement dans cette petite commune, où il remplissait tant bien que mal les fonctions d'instituteur.

Si les comités d'instruction primaire avaient la conscience du bien qu'ils peuvent faire, ils rempliraient mieux leurs devoirs. La loi les charge d'assurer à l'enfance une instruction convenable à sa condition; cette instruction surtout qui est fondée sur la religion et la morale, et qui est non-seulement une des sources les plus fécondes de prospérité publique, mais qui contribue encore au bon ordre de la société, prépare l'obéissance aux lois et l'accomplissement de tous les genres de devoirs.

Nous avons aussi remarqué avec peine que l'autorité locale se montre souvent trop facile dans le choix des instituteurs. Il importe cependant aux communes d'être dotées de bons maîtres qu'on ne saurait trop choisir entre les plus religieux, les plus instruits et les plus dignes. Il conviendrait donc,

lorsqu'une place d'instituteur est vacante, de la mettre au concours : par ce moyen, on arriverait plus sûrement à faire un bon choix.

Nous trouvons ici l'occasion naturelle de rendre hommage au zèle des Frères des Ecoles chrétiennes, si dignes de ce nom, et si propres à servir de figures au torrent de dépravation qui déborde de toutes parts. Tous les hommes amis de l'enfance leur doivent leur respect et leur reconnaissance, et l'on ne pourrait sans injustice refuser de reconnaître l'excellence de leurs méthodes, et les succès incontestables qu'obtiennent chaque jour leurs sages leçons.

Partout où leurs écoles ne sont point établies, l'autorité locale doit s'efforcer de faire régner leurs principes en les proposant pour modèles aux instituteurs ; elle doit aussi entretenir la bonne harmonie entre le comité, l'instituteur et le curé : c'est le seul moyen d'arriver à un résultat profitable aux enfans. C'est à MM. les curés des campagnes et aux instituteurs laborieux et éclairés, qu'il appartient d'améliorer le sort des populations ; à eux appartient la sainte et glorieuse mission d'instruire les ignorans, c'est-à-dire les enfans des laboureurs, des ouvriers, et de tous ceux qui portent le poids des travaux et des charges publiques. Le pauvre n'a pas, comme le citoyen aisé, de l'or dans ses mains pour se procurer un maître habile. Les académies savantes sont fermées pour lui ; c'est au pasteur du hameau, et, dans un degré inférieur mais non moins utile, à l'instituteur de la commune qu'il appartient d'instruire les ignorans et d'évangéliser les pauvres. Que d'autres remplissent dans la société les emplois de maîtres et de précepteurs du riche, avec d'abondantes rétributions d'honneurs et de fortune, le clergé des campagnes et l'instituteur primaire conservent pour eux le titre glorieux de précepteurs du pauvre. Il est le plus beau des titres à la reconnaissance de la patrie !

Quel remède y a-t-il donc à apporter à tous les abus que nous nous faisons un devoir de signaler ? Une part plus large au clergé dans la surveillance de l'instruction primaire ; des comités plus éclairés, plus religieux et plus vigilans ; une charitable et sincère émulation pour l'instruction du pauvre ; un choix plus scrupuleux des instituteurs : voilà autant de moyens de remédier au mal, et de pouvoir former dans nos écoles des enfans sages appliqués à leurs devoirs, qui seront un jour de bons chrétiens, c'est-à-dire de bons pères de famille et d'excellens citoyens !

D...

Mgr. l'évêque de Langres vient de donner son approbation à une publication qui a un tout autre intérêt que l'opportunité du moment présent. Tout le monde parle en faveur de l'enfance ; chacun exprime à sa manière son intérêt pour cet âge qu'aimait et bénissait avec une tendresse si divine le Sauveur Jésus. Mais sait-on bien toujours aimer les enfans dans cet esprit du maître et leur mettre sous la main les véritables moyens d'être heureux en devenant chrétiens ? C'est à cet unique fin que l'éloquent évêque de Langres a donné son approbation de *l'enfance chrétienne* de M. Hippolyte Barbier.

Cette Bibliothèque est une série de charmans petits volumes qui renferment une instruction solide, des récits parfaitement tracés et surtout une suavité de morale et d'exhortation à la vertu qui ne peut qu'imprégner du parfum du christianisme ces jeunes esprits pour lesquels ils sont composés. Les cinq premiers volumes qui ont déjà paru portent dès le simple énoncé de leur titre l'annonce de l'intérêt qu'ils renferment. — Ier. vol. Histoire de la Création. — 2e vol. Tablettes des écoles. — 3e vol. Les deux Sœurs. — 4e vol. Une promenade à Orléans. — 5e vol. Intérieur d'une Ecole. — La nomenclature seule des chapitres de ce dernier petit volume indiquera sa portée. I. Choix d'une école ; entrée de Jules à l'école, sa répugnance. — II. Première journée d'école. — III. Jules s'accoutume à l'école ; ce qu'il dit à ce sujet à la petite Marie sa sœur ; il se lie d'amitié avec un de ses camarades. — IV. Progrès de Jules ; anecdote. — V. Les inscriptions des tableaux qui décorent l'école. — VI. M. le curé visite l'école : histoire du jeune Tobie. — VII. Le Catéchisme ; divers exemples, etc.

Qu'on nous permette d'ajouter à cet exposé beaucoup trop rapide, la grave et douce Conclusion de ce volume de *l'Intérieur d'une Ecole*.

« Dans l'enfance, l'homme est susceptible de recevoir aisément toutes sortes d'impressions bonnes ou mauvaises : lorsqu'elles sont graves, elles s'effacent peu. Il est donc d'une extrême importance de confier les enfans à des personnes qui les dirigent vers le bien, et leur donnent un enseignement très-pur. Dieu, qui est notre père, a mis en nous tous les germes de la vertu : il s'agit de les faire éclore et de les développer. C'est la mission des parens et des maîtres qui les remplacent. Avant nommé saint Arsène précepteur de son fils, le grand Théodosé lui dit : « Je veux que désormais vous soyez plus son père que moi. »

« De leur côté, les enfans doivent apprécier ce bienfait de l'éducation et en profiter, et par conséquent ne pas imiter l'élève de saint Arsène. »

Puis, après avoir achevé le reste de cet admirable récit, l'auteur s'adresse en finissant à ses petits lecteurs :

« Soyez obéissans, mes amis, soyez laborieux ; aimez le bon Dieu, aimez vous les uns les autres, et vous deviendrez l'orgueil et la consolation de vos familles, et vous sentirez en vos cœurs un contentement délicieux et perpétuel ; et je vous promets une vie toute pleine de bonheur. »

Tout cela, comme on le voit, est parfumé d'honnêteté et de véritable esprit

du christianisme. On dit que Gerson, fatigué des grandes luttes théologiques de son temps, et dans lesquelles la charité recevait tant de blessures, se mit à composer des livres et à donner des leçons aux petits enfans de Lyon. Saint François de Sales, en son style inimité, dit, à ce sujet, « que c'était Jésus-Christ qui lui avait mis au cœur cette bénignité pour l'enfance ; l'arme (sa plume) jadis si meurtrière, s'était changée en rayon de miel. » Il sera certes assez glorieux pour M. Hippolyte Barbier d'entendre dire de lui qu'il suit imiter de semblables exemples.

LETTRE PASTORALE DE MGR. DE FRÉJUS.

A la suite d'une retraite ecclésiastique fort nombreuse, Mgr. l'évêque de Fréjus a publié une Lettre Pastorale pleine de zèle et d'à-propos sur les suites funestes de mauvaises lectures, et l'utilité des Bibliothèques paroissiales de bons livres :

« Entré, toutes les œuvres qui devront leur origine ou leur accroissement aux pressantes illuminations de ces jours de salut, dit le zélé prélat, il en est une, N. T.-C. F., dont nous eûmes le regret de n'avoir pu vous entretenir directement pendant la retraite, mais dont nous espérons que le Seigneur aura doigné déposer le germe dans vos âmes, comme déjà sa grâce en avait allumé le désir dans la nôtre : c'est la distribution ou la mise en circulation de bons livres, ce sont les *Bibliothèques paroissiales* ; complément aujourd'hui presque indispensable des instructions orales, et que la prédication de l'exemple, tout nécessaire et puissante qu'elle est, ne saurait elle-même suffisamment remplacer, au moins dans les grandes paroisses.

« Il n'y a pas un prêtre, pas un chrétien sérieux, pas un homme grave qui n'ait cent fois déploré cette extrême ignorance des vérités religieuses où l'on vit aujourd'hui, qui est un des caractères particuliers de ce temps, et qui, tantôt seule, tantôt jointe à quelque culture de l'esprit et à une insatiable curiosité de tout voir, de tout entendre, de tout lire, cause, d'un bout de la France à l'autre, des ravages qui demanderaient à la fois les larmes de Jérémie et la véhémence indignation des Chrysostôme, des Lactance ou des Tertullien... »

« Mais que dire à cette foule innombrable de personnes sans instruction, sans portée d'intelligence, à qui manque à peu près tout moyen de suppléer à leur personnel insuffisance ; et que cependant l'impulsion funeste du siècle, l'esprit d'erreur et de corruption entraînent également d'une manière presque irrésistible et précipitent aux abîmes ? Que leur dire ? Comment les saisir, par où les prendre, pour leur faire toucher la vérité et goûter la vertu ? Car ils ont sur toutes ces choses, non leurs systèmes, mais leurs raisonnemens et leurs maximes à eux, comme les savans et les riches. Rien ne les effraie ; et il n'est pas rare d'entendre ces philosophes de l'atelier, du comptoir ou de la rue, prononcer qu'à la mort tout est mort, que Dieu n'est qu'un mot inventé par les prêtres, que la religion n'est tout au plus bonne que pour les enfans et pour les femmes, comme moyen de répression et de contrainte. Plus avancés ou plus fermes dans leur incrédulité que les maîtres même de l'erreur, ces ignorans disciples ne semblent plus seulement conserver un doute : tant il y a d'aplomb dans leur parole, et d'abandon dans les blasphèmes dont ils accompagnent leurs tranchantes assertions.

« C'est le fruit des lectures auxquelles ils se sont livrés, ou des discours qui ont bondonné à leurs oreilles, et qui ne sont eux-mêmes que l'effet des lectures faites par d'autres... »

« Il est, N. T.-C. F., des âmes philanthropiques qui avec des intentions qu'il faut bien supposer bonnes, quoique extrêmement bornées dans leurs vues, s'étaient crues en chemin de remédier à tous les désordres, en prenant l'enfant de l'honnête artisan et du pauvre, presque au berceau, et le faisant rapidement passer par tous les degrés de ce qu'on nomme instruction élémentaire. Les écoles sont une institution précieuse sans doute ; mais pas toutes les écoles pourtant sans distinction ! L'instruction est un bien ; mais pas l'instruction seule cependant ! Disons-le sans détour : une instruction purement littéraire et scientifique, dans l'ordre exclusif des connaissances naturelles ; une instruction même revêtue des formes de l'enseignement religieux, et accompagnée de belles sentences morales ; quand elle n'est que superficielle, donnée sans âme par des maîtres atteints eux-mêmes du mal du siècle, ne remédie à rien. Elle a l'inconvénient terrible, (et il n'y en a peut-être pas de plus grave ?) de faire croire à celui qui l'a reçue, qu'il a entendu tout ce qu'on pouvait dire de plus fort en faveur de la foi et des préceptes du christianisme ; et lorsque dans la suite les passions viendront solliciter les hardiesses de l'orgueil, pour avoir un abri contre les remords et se débarrasser des anciens souvenirs, il aura bientôt trouvé, et non sans apparence de raison, que rien de tout ce qu'on avait pensé lui enseigner en matière de religion n'était fondé en preuves, et qu'il aurait bien tort de s'en effayer plus longtems. Le demi-savoir au service de l'orgueil, ou dominé par les passions, n'est donc qu'un malheur de plus, et une disposition plus énergique aux maux que nous déplorons.

« Mais, à tous ces mêmes maux, N. T.-C. F., serait-ce au moins un remède suffisant, si l'enfant n'était jamais confié qu'à des maîtres vraiment dignes, vraiment capables de remplir cette mission délicate ? Non, pas encore ! Ce serait un bonheur ! Car le travail quotidien d'un zèle charitable et pur ne manque pas de faire entrer des germes précieux de vertus dans un jeune cœur. *L'homme s'accoutume à ce qu'il voit fréquemment, à ce qu'il entend souvent, et il s'y livre*, dit saint Cyprien, en parlant des impressions dangereuses. Cela est vrai du bien comme du mal, et encore plus pour l'enfant

que pour l'homme fait. Mais au sortir de l'école, dans quelques mois, ces précieuses semences, soute de culture, ne vont-elles pas se dessécher? Et l'âme qui les porte, n'a-t-elle en elle-même la force, trouvera-t-elle autour d'elle les ressources nécessaires pour les préserver en les soignant? Hélas! il faudrait lutter contre les passions qui se soulèvent dans le cœur, contre l'exemple de ceux qui ont déjà déserté et qui invitent à la désertion, contre l'influence de l'atelier ou du bureau, contre l'influence des assemblées, contre l'influence même des exemples domestiques. *L'homme est faible de sa nature, ajoute le même saint docteur, il incline à tomber par son propre poids: que peut-il donc devenir quand on le pousse?* L'expérience nous l'apprend: elle nous montre bien peu de jeunes gens, dans ces conditions, qui aient ou la volonté ou le courage de surmonter tant d'obstacles. Les plus généreux (sauf quelques exceptions, presque aussi rares que glorieuses,) résistent quelque temps, se laissent bientôt entraîner, et disparaissent pour toujours si quelque cœur dévoué, si quelque œuvre de saint zèle, une conférence de Saint-Vincent-de-Paul, une association de Saint-François-Xavier, une *Bibliothèque de bons livres*, ne viennent leur ouvrir un puissant asile."

Le tact et le goût du beau dans la littérature et les arts, sont un véritable sens moral peu commun.

BULLETIN.

Arrivée du steamer Sara Sands.—Notice sur l'Orégon.

La malle de dimanche dernier annonce l'arrivée du steamer *Sara Sands* à New-York.

Le parlement a été ouvert par la reine en personne. Sa Majesté a mentionné, dans son discours la famine d'Irlande, et recommande de pourvoir aux besoins de ce malheureux pays et de protester contre l'occupation de Cracovie.

Le *European Times* prétend que le ministère est disposé à faire passer trois grandes mesures. 1^o. La suspension des lois de navigation pour donner aux vaisseaux des différens pays, la liberté d'apporter des provisions en Angleterre. 2^o. L'abrogation des droits sur les grains, la défense de s'en servir pour les distilleries, qui ne pourront plus employer que du sucre et des melasses avec discrétion. 3^o. Enfin l'emploi de toute la marine anglaise pour transporter des provisions de tous les quartiers du globe afin de mettre fin à l'horrible misère de l'Irlande.

En Irlande, les émeutes, occasionnées par la faim, se renouvelaient de jour en jour.

La banque d'Angleterre a prêté un billion de francs à la banque de France.

En France, les chambres se sont ouvertes, le roi a annoncé que la France avait conclu un traité de commerce avec la Russie, et qu'elle avait protesté contre l'annexion de Cracovie à l'Autriche.

Un steamer chargé de 2,000 sacs de bled qui allait à Lyon a coulé à fond dans le Rhin.

La popularité du Pape allait toujours en croissant, il fait faire d'énormes travaux d'assèchement et il a augmenté les gages des ouvriers.

Dans la Suisse, il y a eu un commencement de révolte qui a été aussitôt apaisé.

Le Portugal est tranquille.

En Espagne, on parlait d'un changement de ministère.

En Perse, le choléra continue toujours ses ravages.

La Pologne a cessé d'exister: le général russe Rudiga occupe avec 10,000 hommes les frontières de l'ancienne république de Cracovie. L'Autriche craint ce mouvement.

A Londres, le bled avait haussé de prix.

Telles sont les nouvelles du *Sara Sands*; ce steamer n'est pas celui qui apporte nos journaux. Nous les attendons sous peu par la voie de Boston.

— Quoique nous ayons parlé souvent de l'Orégon, on ne verra pas sans plaisir les extraits suivans tirés d'un petit pamphlet imprimé à Philadelphie en 1845 avec une carte de l'itinéraire, pour se rendre dans ce pays, en partant d'*Indépendance* ou *Westport*, point de départ des caravanes; nous donnons une idée de cette carte, en citant les différens postes avec leurs degrés de latitude et de longitude en nous servant du méridien de Greenwich, en sorte que chacun pourra se faire une idée de ce chemin en suivant une mappemonde ou une carte du Nord de l'Amérique.

Ces extraits donneront des connaissances plus détaillées qu'on n'en a encore eues jusqu'à présent du sol, du climat, des produits et de la population de ce vaste territoire.

Nous nous servirons de miles parce que c'est la manière la plus générale de compter en Amérique; tout le monde sait d'ailleurs qu'il faut trois miles pour faire une lieue.

Sur les côtes de l'Océan Pacifique les havres sont rares et de difficiles accès, excepté la baie San Francisco, dans la haute Californie qui en offre un excellent. Le pays est coupé et montagneux; à l'Est, il est traversé par les montagnes de rochers dont les sommets sont estimés à 12,000, et 16,000 pieds de haut; à l'Ouest de ces montagnes, le pays est divisé en trois sections ou lisières, séparées par des rangs de montagnes presque parallèles à l'Océan, le premier rang est à 250 miles à l'Ouest des monts rocheux, et elles s'appellent les montagnes bleues; le second rang est à 250 miles plus à l'Ouest, et le troisième, ou le rang du Président où se trouve la Cascade de ce nom est à 80 ou 110 miles de la côte, on appelle ce rang, les montagnes à l'extrême ouest, leurs plus hauts sommets sont le mont Jefferson, le mont Hood, le mont Ste. Hélène, le mont Rainier et le mont Baker, plusieurs d'entre eux sont à 12 ou 14,000 pieds du niveau de la mer.

Le pays qui s'étend des montagnes de rochers aux montagnes bleues est rocheux et stérile, d'énormes monticules le traversent dans toutes les directions, ne laissant que peu de terrain planche. Dans les pics les plus hauts, la neige y séjourne continuellement, il y pleut rarement, et il n'y a pas de rosée. Dans la seconde section ou lisière, le terrain y est sablonneux et léger; dans les vallées, il y a de riches alluvions de terre, mais les hauteurs sont stériles; la troisième section ou lisière qui est sur les côtes de l'Océan, est bonne pour l'agriculture; la plus grande partie est bien boisée en pins, sapins, prêtres, chênes, peupliers, érables, etc. près des côtes le sapin y croit à une grosseur étonnante, on y trouve des arbres de 200 à 250 pieds de hauteur, et de 20 à 40 pieds de circonférence. On a vu à Astoria, un arbre de 300 pieds de haut, les premières branches étaient à 216 pieds de terre, et avait 57 pieds de circonférence, cette section est excellente pour y élever du bétail, il peut avoir en toute saison de l'année de l'herbe fraîche ou séchée. Cependant les bords de l'Océan sont incultes, n'étant que des rochers d'une prodigieuse hauteur.

Le climat sur les côtes de la mer Pacifique y paraît plus doux que sous les mêmes parallèles de l'Atlantique. Quand MM. Lewis et Clarke quittèrent le pays en mars, les prairies étaient toutes en fleurs, la saison paraissait correspondre à celle du nord de la Caroline au même temps.

Les principales rivières de l'Orégon sont la Colombie et ses tributaires, ce beau fleuve prend sa source près de celles du Missouri, et reçoit ses tributaires dans une étendue de dix degrés de latitude, le long de l'Ouest des ouvertures des monts rocheux. Sa course dans sa principale branche, du nord à l'Océan est d'environ 1200 miles, et par la rivière Saptin ou Lewis-river 1100 miles. Ses principaux tributaires sont Saptin, la rivière de Clarke ou flat head, *lête plate*, de McGillvray, Kootanic ou Flat bow, *arc plat*, Oskonagan, John Day's, les chutes et la rivière Ou allamet. La vallée de cette dernière possède les meilleures terres de l'Orégon, et produit du bled de la première qualité; et il y a longtemps qu'elle a fixé l'attention des émigrans. La Colombie est navigable depuis les chutes, où elle se brise dans les Cascades, pour les vaisseaux qui tirent 12 pieds d'eau, quoiqu'elle soit obstruée par plusieurs bancs de sable; elle s'élargit en gagnant la mer, où elle a 10 miles de large. Une barre de sable s'étend depuis la pointe Adam, jusqu'au cap Désappointement, ce qui rend son entrée bien dangereuse. En 1841, le sloop de guerre *Pencock* y fit naufrage. Le saumon de la Colombie dont il y a plusieurs espèces est excellent, et fait la principale nourriture des naturels.

La seule rivière remarquable est celle de Fraser ou *Tacoutchee-Tesse* qui descend des montagnes rocheuses dans le golfe de Georgie, dans un cours de 700 miles, ses principaux tributaires sont les rivières de Thomson et de Stuart. La compagnie de la baie d'Hudson, a plusieurs forts et maisons de commerce sur ces rivières; au sud de la Colombie sont les rivières Umpqua et Klamet qui tombent dans l'Océan.

Les lacs de l'Orégon sur la Colombie et ses branches sont Flathead, tête plate, Kulluspelm, Flat bow, arc plat. et Okonagan; ceux de la rivière Frazer sont Stuart, Quaw, St. François, Quesnell, Kamloop et Souswap.

Les principales îles sont Vancouver ou Quadra, Washington, Queen Charlotte, la première à 300 miles de long et 40 à 75 de large, au sud-est est le détroit de Jean de Fuca; à l'ouest le golfe de Georgie; au nord il y a quantité de baie et d'îlots.

Plusieurs endroits de l'Orégon sont excellents pour l'agriculture; il y a des fermes très-riches dans plusieurs établissemens de la baie d'Hudson; aux forts Vancouver, Colville, Nesqually, le bled, l'orge, les patates y sont en abondance et de la meilleure qualité; la ferme de Vancouver à 9 miles quarrés, il y a 3000 bêtes à cornes, 2500 moutons, 300 mères juments, et on y traite 100 vaches journalièrement.

Orégon-City qui contient 2 ou 300 habitans, presque tous américains est située au-delà des chutes de Wallamet; il y a des magasins et des moulins, et on se propose de faire un canal le long des Cascades. Le gouvernement américain voulant prévenir la race noire de former des établissemens dans l'Orégon, a ordonné aux nègres et aux esclaves d'évacuer le pays sous le plus court délai possible.

Au nord de la rivière de Colombie sont la nouvelle Georgie, New-Hanover, et à l'ouest des montagnes rocheuses la Nouvelle Calédonie; le climat y est sévère en hiver, mais très-chaud en été, le sol y est stérile.

Sur cette rivière sont les Takali ou Carriers, les Atnaps ou Souswaps; et sur ses tributaires sont les Kootani, ou les têtes plates, Walla-Walla, nez-percés, shosbones ou serpens, les boonacks; le long des côtes et leurs voisinages sont les chalams, chikoles, nesquali, coolitz, chinook, callafuya, umpqua, klamet et shaste-indian. Le reste de la population consiste en émigrés américains, au nombre de 5000; de canadiens et métifs 500, sans compter les officiers et les engagés de la compagnie de la baie d'Hudson.

Sur la rivière Frazer et ses tributaires sont les forts Langley, Thompson, Alexandrie et George qui appartiennent à la compagnie de la baie d'Hudson. Au fort Vancouver sur la rivière Colombie, il y a un village de 300 à 400 habitans y compris les habitans attachés au fort.

Les premières émigrations ont commencé en 1832; quand le capitaine Frémont a fait connaître la passe-sud des montagnes rocheuses. Cette passe est au sud de la rivière Wind-river, elle descend, à la tête des eaux douces, tributaire de la fourche nord de Tebraska ou riv.plate lat. N. 32°25 long. 109°10 de Greenwich, ouest, cette passe à 15 à 20 milles d'ouverture, et est d'une pente si douce des deux côtés qu'il est difficile de dire où est son sommet; toute espèce de voitures peuvent la traverser aussi aisément que par tout autre chemin. Sa plus grande hauteur est estimée par le capt. Frémont à 7,000 pieds du niveau de la mer. Le pic le plus élevé en cette endroit est le pic de Frémont qui le monta le 15 août 1842, il est à 13,570 pieds du niveau du golfe du Mexique.

Les émigrans des Etats-Unis, pour se défendre des Indiens se réunissent en caravanes, ayant des chevaux et de légers wagons, ils se rendent à Indépendance ou West-port, lieu du départ, ils montent vers la rivière Plate, vont à la rivière des eaux douces, et traversent les montagnes par la-passe du sud, et tombent dans la rivière Lewis, de là ils se rendent à Walla-Walla. Puis descendant les bords de la Colombie ils vont à Wallamet; cette distance d'Indépendance est de 2,000 milles, et se fait à petites journées en 18 ou 20 semaines. En 1845, une caravane de 600 wagons et plusieurs mille bêtes à cornes s'est ainsi rendue à l'Orégon, en 1846, il devait y en avoir une autre encore plus nombreuse, comme elles augmentent tous les ans, on ne doute pas que celle de 1847 ne soit plus considérable que toutes celles qui l'ont précédé.

Maintenant voici l'itinéraire d'après la carte d'Albany:

La première colonne marque la distance d'un lieu à l'autre, la seconde la distance de ce lieu au premier ou point de départ, la troisième

me la latitude nord, la quatrième le degré de longitude ouest de Greenwich.

	Miles.	Miles.	Latit.	Greenw. long.
De Westport				
à Kanzas	70		38½	94½
Plat-River	215	285	40½	99
Fourches de la Riv. Platte	115	400	41	102½
Clumney-Roch	150	550	41½	153½
Scott, bluff	20	570		
Fort Larémie	60	630	42½	105½
Red Buttes	161	791	43	106½
Roch indépendance	52	843	42½	107½
South pass	107	950	42½	109
Green River	130	1160	42½	110
Fort Hall	60	1220	43	112½
American falls	22	1242	42½	112½
Lewis Riv. Crossing.	180	1422	42½	112½
Fort boise	128	1550	44½	115½
Burnt river.	114	1664	45	115½
Grande ronde	30	1694	45½	117½
Walla-Walla	82	1776	46½	118½
John Days River	112	1888	45	120½
Falls River	21	1909	id	
Dalles de la Riv. Col.	25	1934	45½	121
Cascades	36	1970	id	122
Fort Vancouver	54	2024	45½	122½
Orégon-City	16	2040	45½	id
De Walla-Walla à Orégon-City	il y a 88 lieues.			

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

Il est question de changemens dans le ministère papal, mais jusqu'ici il n'y a rien d'officiel. Toutefois, il est positif que le cardinal Vanicelli et le cardinal Delle Genga ont quitté leurs postes; le premier est à Florence, et le second s'est retiré dans ses terres. Ce sont les cardinaux Amat et Fieschi qu'on désigne comme devant être leurs successeurs.

— S. Em. le cardinal Mezzofanti, visiteur apostolique de la pieuse maison des catéchumènes, a purifié, le 28 novembre, par les eaux du baptême, et Mgr. Cometti, archevêque de Nicomédie, a confirmé dans la foi catholique la jeune Egyptienne Zama-Zemba-Amin, née au Grand-Caire, et âgée de 19 ans. *Univers.*

— Le 2 décembre dernier, l'Académie des Arcades de Rome a tenu au Capitole une séance solennelle pour célébrer l'exaltation de S. S. Pie IX. S. Em. le cardinal-prince Altieri, dont nos lecteurs ont déjà admiré la haute éloquence, a prononcé un discours plusieurs fois interrompu par les applaudissemens de l'illustre assistance, dans laquelle on comptait douze cardinaux et un grand nombre de prélats. Au moment, dit le *Contemporain*, où l'orateur, énumérant les bienfaits du nouveau pontife, a parlé de l'amnistie, des chemins de fer et de toutes les réformes faites et à faire; quand il a conseillé la patience aux esprits ardents dont les vœux "voudraient que le midi suivit immédiatement l'aurore, et que l'édifice fût achevé lorsque les fondemens en sont à peine jetés," un tel enthousiasme a éclaté dans l'auditoire, que Son Eminence a été obligée de s'arrêter très-longtemps, pendant que les cris de joie et les battemens de mains témoignaient de l'approbation générale et que partout on répétait: "Bien, très-bien! Vive Pie IX, vive le cardinal Altieri! Bravo, bravo!" *Idem.*

— Gaetano Moroni, premier *ajutante di Camera* de S. S. Grégoire XVI, et qui était devenu, suivant l'usage, le sous *ajutante di Camera* de S. S. Pie IX, a été admis à la retraite il y a quelques jours; il a déjà quitté le palais du Quirinal. *Idem.*

FRANCE.

— Une personne charitable, Mlle. de Durbois a fait aux hospices de la ville de Bourges et à plusieurs autres établissemens de bienfaisance du département de Cher, un legs qui s'élève à plus de 600,000 francs, et dont l'acceptation vient d'être autorisée par le gouvernement.

— S. A. le bey de Tunis vient d'envoyer à M. le préfet de la Seine 25,000 fr. pour les pauvres de Paris. Ces 25,000 fr. vont être immédiatement distribués entre les bureaux de bienfaisance.

— On écrit de Nancy: "La sainte et utile collégiale de Bon-Secours, à Nancy, voit périodiquement quelques-uns des vétérans du sacerdoce payer le tribut à la mort et céder leur place à d'autres vieillards usés par les fatigues du ministère pastoral. Une attaque d'apoplexie a enlevé naguère le vénérable M. Rozat, autrefois curé de Donnelay, et ancien élève du séminaire de Metz. Après une car-

rière bien éprouvée, surtout à l'époque de la tourmente révolutionnaire, il s'était identifié à sa paroisse avec un dévouement sans bornes, et c'est à peine s'il avait consenti à la quitter, malgré son grand âge, pour abriter ses derniers jours à l'ombre des toits de Marie! M. Rozat était distingué par l'aménité de ses manières et les grâces de l'esprit; il possédait surtout les traditions de cette urbanité noble et spirituelle qui s'effacent de plus en plus autour de nous. Il a eu pour successeur à la collégiale M. Hugard, ancien curé de Marsat, qui, après les événements de 1830, s'était réfugié à Morville-lès-Vic.

NOUVELLES DIVERSES.

CANADA.

— L'assemblée législative de la Nouvelle-Ecosse a voté £1,000 pour le soulagement des pauvres de l'Irlande et de l'Ecosse. Une assemblée publique pour le même objet a dû avoir lieu à St. John. N. B. le 2 courant.

Le *British Possession Bill* autorisant les législatures coloniales à appeler les droits imposés par des actes impériaux, a été référé à un comité dans la Nouvelle-Ecosse, sur motion du procureur-général. On parle de se consulter avec les autres provinces. L'opinion se prononçait généralement en faveur de l'Union des provinces. On a aussi fait allusion au département de la poste.

— Samedi dernier, un jeune enfant de 10 ans fut rencontré par un monsieur Wm. McKay, sur la traverse de Montréal à Laprairie. Le petit malheureux lui dit qu'il n'avait personne pour prendre soin de lui, et qu'il avait demandé si longtemps l'aumône à Montréal que personne ne voulait plus le secourir. M. McKay, se sentant touché de compassion, le mit entre les mains d'un de ses parents, qui en aura soin, jusqu'à ce que l'enfant soit réclamé.

Minerve.

— On dit que Sir A. MacNab a fait sa paix avec le ministère, et que la question que l'on croyait si épineuse, celle de savoir si à l'heure qu'il est nous avons ou non un orateur de l'assemblée législative du Canada, est définitivement résolue par l'émission des warrants pour le paiement d'un salaire qui serait l'expression, la reconnaissance officielle du caractère.

Revue Canadienne.

Consumption de boissons en Canada.—Il est constaté par des retours officiels qu'il y a annuellement de consommé en Canada 7,300,500 gallons de boissons fortes pour une population d'un peu plus d'un million d'âmes. Ce qui fait à peu près sept gallons et demi par chaque personne. La dépense se monte annuellement à \$3,059,280. On a calculé qu'il y a en Canada à peu près 40,000 ivrognes, dont 200 meurent chaque année à Montréal: n'est-ce pas affreux!

Idem.

— On nous informe qu'il s'est tué quantité d'originaux (élans du Canada) dans les paroisses de St. Victor de Pring et autres en arrière des seigneureries de St. François de la Beauce, depuis les premiers jours du mois courant.

Idem.

On lit dans le *Morning Courier*:—“ Nous avons vu hier un échantillon de mine de fer du comté de Vaudreuil, qui nous a paru être riche. Nous ne sommes pas très-versé dans cette science; mais nous croyons que ce minerai est de l'espèce appelée, “Ming de fer à fondrière.” Cette mine se trouve sur la propriété d'un nommé Lancaster, qui est natif de Cumberland en Angleterre, et qui demeure depuis plusieurs années à Vaudreuil. Il dit qu'il est lui-même un mineur et qu'il a constaté que cette mine couvre une étendue de terrain de plusieurs milles, et que la principale veine a pas plus d'un pied de la surface.”

Longévité.—Il vient de mourir à Akron (Ohio), le plus âgé, peut-être, de tous les habitans des Etats-Unis. John Sheperd, c'est son nom, avait 118 ans, neuf mois et 18 jours! Il avait participé aux combats de Brandywine, de Germantown, et il avait été blessé lors de cette dernière affaire. Le Congrès lui avait refusé une pension parce qu'il s'était trouvé dans l'impossibilité de justifier des certificats nécessaires qui avaient été consumés dans un incendie. Ses enfans l'ont soutenu jusqu'à sa mort.

La planète Leverrier.—Il paraît, par des découvertes récentes, que cette planète s'approche de plus en plus de la terre. Lorsqu'elle fut pour la première fois découverte, on avait peine à la voir avec un télescope de la plus grande magnitude, mais aujourd'hui on peut la voir à l'œil nud. On calcule qu'elle parcourt dans l'espace de vingt quatre heures, la distance de 500,000 mille lieues, et qu'elle tient de la nature des Comètes. Plusieurs Philosophes craignent beaucoup pour notre globe!

Les astronomes les plus célèbres en Angleterre et en France font leurs efforts pour résoudre ce problème mystérieux.

Aurore.

De l'Orégon.—Par le même arrivage, on a reçu des numéros de “l'Orégon Spectator” jusqu'à la fin du mois d'août, mais ils ne contiennent rien d'important.

La ville d'Orégon qui, il y a trois ans, n'était qu'une forêt non défrichée, contenait, aux dernières dates, 500 âmes, 80 maisons, 2 églises, 2 tavernes, 4 établissemens de tailleurs, 2 serruriers, 2 menuisiers, 3 cordonniers, 1 chapelier et une foule d'autres magasins de détails.

Un seul numéro de “l'Orégon Spectator” annonce 5 mariages et 4 divorces.

La nouvelle de la guerre du Mexique était parvenue dans ces parages, mais les habitans de l'Orégon n'avaient pas encore eu connaissance du réglemeut des limites de leur territoire avec l'Angleterre.

Quelques difficultés, sans gravité, ont eu lieu avec les Indiens. *Idem.*

— Nos lecteurs verront sans doute avec plaisir, dans nos colonnes d'annonces, que le village d'Industrie ne fait pas défaut à son nom; et qu'il veut être à la tête des villages du pays, dans la voie du progrès, en établissant un chemin à rails pour communiquer au fleuve St. Laurent. L'âme de ce mouvement industriel, est toujours le même, celui qui a fait naître, il y a à peine vingt deux ans, ce beau village sur les bords de la rivière l'Assomption qui le coiffure, celui qui depuis ce temps a voué à son avancement sa fortune et son énergie, l'Hon. B. Joliette.

Les rails du chemin que l'on se propose de construire, doivent être en bois, préparés soit d'après la méthode du Dr. Boucherie, soit d'après le procédé que l'on a adopté en Angleterre, c'est-à-dire à l'aide d'une machine aspirante et foulante. Le coût total de l'entreprise est estimé à £12,000 et déjà les trois quarts ont été souscrits: nul doute que la liste ne se complète bientôt, car cette entreprise est regardée comme un placement de capitaux, sûr et profitable. La distance à parcourir du village au fleuve, est de quatre lieues; le chemin longera la ligne de division des Seigneureries de Lavaltrie et Lanoraie. Nous croyons devoir ici signaler un fait qui honore les personnes qui en ont eu l'idée. Lorsqu'il s'agit d'acquérir le terrain nécessaire pour le chemin, la plupart des propriétaires de Lavaltrie, dont les terres, aboutissant en profondeur à la ligne seigneuriale doivent être traversées par le chemin, offrirent ce terrain gratuitement; mais leur générosité a été égalée par celle des propriétaires du chemin futur, car il a été décidé de le leur payer aux prix du rôle d'évaluation de la paroisse. Le terminus ou extrémité du chemin doit être plus bas que le village de Lavaltrie, à un endroit où le fleuve forme une anse propre à y construire des quais, où pourront venir charger des vaisseaux d'un tonnage élevé.

L'exploitation considérable de bois qui se fait sur les bords de la rivière l'Assomption, et qui est ensuite scié dans les moulins du village d'Industrie; le transport des grains que l'on porte maintenant de toutes parts aux superbes moulins à farine de cette place; le charroieinent du sable et de la chaux propres à la construction, dont abondent les environs de ce village, ainsi que du bois de chauffage; tout devant suivre ce nouveau débouché, nous pouvons espérer que cette ligne de communication sera profitable pour les propriétaires du chemin, et son extrémité, sur le bord du fleuve, devra former un lieu d'entrepôt considérable.

Le village d'Industrie, étant le premier dans ce pays, qui fasse une entreprise aussi importante que celle de ce chemin à rails, nous croyons que nos lecteurs liront avec intérêt, une statistique de cette place qui, il y a eu 22 ans en septembre dernier, n'était encore qu'une partie d'une immense forêt bordée par la rivière, l'Assomption.

Ce village situé dans la paroisse St. Charles Borromée, et dans le comté de Berthier contient environ 125 maisons; l'église de 110 pieds de long, 50 de large et 32 de haut, à deux rangs de fenêtres, avec un presbytère à deux étages, y attendant, de 40 pieds sur 30, le tout formant 150 pieds de maçonnerie, est une des plus élégantes du pays, et remarquable à l'intérieur par une architecture pure et simple, qui fait honneur au goût de l'architecte. A côté de l'église est un collège, en pierre, à deux étages à l'extérieur, surmonté d'un dôme, et à quatre étages à l'intérieur; le rez-de-chaussée et les mansardes étant faits de manière à être habités. Ce collège ouvert pour la première fois en octobre dernier, compte déjà 45 élèves, et 3 professeurs ecclésiastiques, sous la direction de Messire Manseau V.-G. qui est en même temps curé de la paroisse, et est destiné à recevoir des membres de quelque ordre religieux qui devront enseigner aux élèves, les arts utiles, l'architecture théorique et pratique, une ferme vis-à-vis le collège étant réservée à cet effet, pour le travail et les expériences des élèves sous les yeux des professeurs, et enfin toutes les branches d'une éducation pratique, plutôt que classique.

Ces deux édifices bâtis sous la surveillance de M. Joliette, et de ses propres deniers, sont situés sur une rue de 70 ou 80 pieds de large, bordée du côté de l'église d'un trottoir en bois de 12 pieds de largeur; elle tombe perpendiculairement sur la grande rue du village, et longeant la rivière l'Assomption, elle se termine à un bout aux moulins à farine et à scie, construits sur cette rivière, et de l'autre s'étend du côté de St. Paul. Sur cette dernière rue l'on remarque surtout les habitations de M. Joliette et du Dr. Leodet, bâties en pierre, à deux étages, surmontées de belvédères, et qui par leurs proportions, semblent des châteaux, ayant chacune en front un parterre; elles sont les plus anciennes du village; il y a 22 ans on défricha le terrain sur lequel elles sont construites, pour en creuser les fondemens; les propriétaires voulant ainsi, dès le début, donner à ceux qui venaient asseoir avec eux leurs demeures, au milieu de la forêt, une idée de leur énergie et de leur ferme volonté de consacrer leur vie entière à cette entreprise.

On compte dans le village 6 moulins, dont deux à farine, l'un contenant 6 et l'autre 4 moulages; 2 moulins à scie; 1 moulin pour moudre l'avoine, de 3 moulages et 1 moulin à carder; tous en pleine opération et dans le meilleur ordre; une fonderie, dans laquelle on exécute des ouvrages de grande dimension; tel que roues de moulins etc.; une fabrique d'horloges, cribles, moulins à battre etc.; 1 tannerie, 4 boutiques de cordonnerie, 4 boulangeries; 6 magasins, 2 hôtels dont 1 de tempérance; 2 écoles, dont 1 de filles, 5 forgerons, 2 maçons, 6 charpentiers, 1 potier, 1 ferblantier, 1 tailleur, 1 sellier, 2 notaires et 3 médecins. Un marché très-fréquenté est situé entre les moulins et la rue de l'église, et enfin une diligence pendant la saison de la navigation, transporte les voyageurs à Lavaltrie, sur le bord du

fleuve, pour y rencontrer les bateaux-à-vapeur de la ligne St. Louis qui font le trajet entre Berthier et Montréal.

L'exécution de cette entreprise aura de plus le double intérêt de constater la possibilité de construire des chemins à rails de bois, dans ce pays; fait qui aura sans doute des résultats immenses pour nous qui avons le bois pour ainsi dire à notre porte, et en si grande abondance.

Nous ne terminerions donc pas cet article, sans souhaiter aux citoyens industriels qui sont à la tête de cette entreprise, le succès que méritent leurs efforts; et nous croyons que nos lecteurs se réuniront à nous pour désirer la réussite d'une œuvre qui devra couronner noblement la persévérance et l'énergie du fondateur de ce beau village, en faisant disparaître la distance qui le sépare de la grande artère du commerce de ce pays, notre immense et superbe fleuve.

(ECHO DES CAMPAGNES.)

—L'assemblée convoquée pour venir au secours des habitans de l'Irlande et de l'Ecosse a eu lieu comme on en avait donné avis dans les papiers publics. L'honorable M. Cochran fut appelé à présider, et M. Kimlin à agir comme secrétaire. L'assemblée était une des plus nombreuses et des plus respectables qu'on ait vues depuis longtemps. Le président dit qu'il supposait qu'on l'avait appelé au fauteuil à cause de son extraction Irlandaise, son père et sa mère étant Irlandais. Il n'était donc pas surprenant qu'il ressentit des sympathies pour les souffrances de l'Irlande.

Les personnes qui ont parlé successivement ensuite, sont le révd. M. McMahon, l'honorable J. Nelson, le très-révd. lord évêque de Montréal, et Mgr. l'évêque de Sydnie qui informa l'assemblée que l'archevêque de Québec avait adressé des circulaires aux curés de toutes les paroisses, leur peignant l'état de destination dans lequel se trouvait l'Irlande, et leur recommandant de faire prélever des souscriptions pour soulager cette misère; le révd. M. Clugston, l'hon. R. E. Caron, et l'hon. T. C. Aylwin, M. P. P., prirent successivement la parole.

Il fut ensuite nommé un comité pour recevoir les souscriptions.

— Journal de Québec.

—On nous écrit de St. Joseph de la Beauce :

« Le 12 de janvier, un habitant de cette paroisse qui se rendait à St. Evariste de Forsyth, pour y voir ses enfans qui s'y sont récemment établis, étant entré dans une maison sur la route pour y prendre son dîner, expira à l'instant où il saluait les gens de la maison.

« Dimanche le 24, on a trouvé dans des forêts, en arrière de St. George-Aubert-Gallion, le corps d'un nommé Moïse Morin, cultivateur de la dite paroisse. Il s'était gelé la nuit précédente en revenant des chantiers établis en ces quartiers-là. *Idem.*

—Hier soir, sur la proposition de M. le Dr. Rousseau, secondé par M. N. Belleau, M. G. Stuart a été réélu maire à l'unanimité. C'est un juste hommage rendu à la manière dont il s'est acquitté de ses importants devoirs durant les derniers douze mois; et tout le monde, nous en sommes sûr, appréciera la délicatesse des procédés de M. Stuart en toute circonstance, délicatesse qui lui a gagné l'estime générale. *Canadien.*

—Encore une maison d'école incendiée.—On écrit de Dundee à la Gazette de Montréal que la maison d'école du 2nd. rang de la municipalité de St. Anicet de Godmanchester est devenue la proie des flammes dans la matinée du 3 courant. On a lieu de croire que le feu y a été mis à dessein. *Idem.*

MEXIQUE.

—Le bruit courait que Santa-Anna avait été assassiné par les soldats, parce qu'il était opposé à la mesure proposée par le Gouvernement et que le congrès vient d'approuver, de faire un emprunt de 15 millions de piastres, en donnant des hypothèques sur les biens du clergé, et même en en vendant une partie.

Le congrès et l'armée mexicaine ont enfin ouvert les yeux sérieusement; ils s'aperçoivent qu'il y va de l'existence.

Tout le pays entre Reynosa et Monterey est infesté de maraudeurs mexicains.

Le général Scott a fait arrêter un col. Harney pour désobéissance. Il passa devant une cour martiale.

Le Gén. Worth est malade.

Le Gén. Taylor qui se trouve maintenant sous les ordres du Gén. Scott commande à Monterey.

ÉTATS-UNIS.

—Un journal des Etats-Unis nous apprend qu'il doit paraître sous peu à New-York, un ouvrage ayant pour titre: *Voyage autour du monde*, par Sir George Simpson, gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

VOYAGE DE CANTON AUX MONTAGNES DU

YUN NAN.

SUITE ET FIN.

Le mardi, 28 janvier, je fis mon entrée dans Coutan, ville bâtie au pied d'un rocher immense, sur les bords d'une rivière très-rapide. J'y trouvai un hôtel excellent et que je vous recommande, si jamais vous passez par-là. C'était apparemment une petite douceur que la Providence me ménageait pour me préparer aux désagrémens nouveaux qui vont suivre.

Wen-Sien, qui avait voulu marcher, arriva à Coutan très-fatigué; reprenez bien ceci. Wen-Koï, craignait beaucoup ses peines, laissa

ses subalternes louer une barque pour continuer le voyage, et ne se dérangea point pour voir ce qu'ils avaient choisi. Et, quand j'arrive pour monter à bord, quelle n'est pas mon indignation en voyant qu'on me place sur une barque publique, où il y avait déjà plus de trente personnes, et sur laquelle pouvaient venir parader satellites et mandarins! C'était la première fois que pareil tour m'était joué. Je me crus perdu, ou tout au moins plus aventuré que ne le conseilait la prudence humaine; mais il n'y avait pas à s'en dédire. Mes hommes ne paraissent pas comprendre l'embaras de la position dans laquelle ils m'ont jeté. Les voilà qui dressent dans un coin mon lit de gros marchand; ils étendent les rideaux, et quand tout est terminé, ils me poussent fort poliment sur mon lit et m'y enferment. Je fis une belle grimace quand je me vis dans ce coin de barque. Je me consolai en me disant qu'après tout je n'y resterais que trois jours, et que l'oiseau, en cage, apprend plus vite à siffler. Les Chinois, poussés par leur excessive curiosité, eussent bien désiré me voir. Ils demandaient sans cesse: Mais quel est donc cet homme? D'où vient-il? Où va-t-il? Que fait-il? Pourquoi ne paraît-il pas? Ces questions, et beaucoup d'autres auxquelles Wen-Koï répondait avec une hardiesse de page, me fatiguèrent extrêmement. Pour Wen-Sien, il gardait, à mon grand étonnement, un silence absolu. J'ignorais alors le travail intérieur qui se faisait dans sa tête. Enfin l'heure de la liberté sonna pour moi; mais aussi celle des angoisses.

Sur les 7 heures du soir, le 31 janvier, nous arrivons à Champo, petite ville et chantier de construction pour les barques. La plupart des voyageurs descendirent immédiatement. Moi, j'attendais avec impatience que l'on entrouvrît les malheureux rideaux, et que je pusse enfin prendre mon vol. Wen-Koï, qui a fait vœu de ne jamais se presser, et qui observe admirablement ce vœu, allume la lanterne, et sort en se dandinant comme un homme qui ne sait trop que faire. Il est possible, me disais-je, de marcher de la sorte? Ah! si je te ténais par la queue, je te ferais bien avancer plus vite! Dans la barque tout était tranquille: les uns fumaient, d'autres jouaient; moi seul enrageais. Moi seul, ça n'est pas bien dit. Il y avait à côté de mon lit un homme qui souffrait plus que moi. Cet homme était Wen-Sien. Au moment où le calme était complet, le silence profond, ce malheureux se glisse entre mes rideaux. A la lueur des lampes, je vis qu'il était extrêmement pâle. Tout à coup, le voilà qui se met à genoux devant moi, embrasse ma main en sangottant et me fait signe qu'on veut me couper la tête. Je fus terrifié. Que veut-il dire? Sans me donner le temps de le questionner, il ferma mes rideaux et se retire. Dans le même moment, j'entends retentir une espèce d'instrument chinois, tel qu'on en porte devant les mandarins quand ils vont faire une expédition. Oh! alors, plus de doute; j'ai été découvert, on m'a dénoncé; le mandarin vient me prendre. N'est-ce pas fâcheux? me disais-je, dans trois jours j'étais au Sut-Chuen, et l'on m'arrête à la porte! Je fis encore mon acte de résignation, et je m'appuyai pour attendre plus à mon aise et pour réfléchir sur cette singulière aventure. Un quart-d'heure se passe; le bruit du tam-tam a cessé, le mandarin n'arrive pas. Au contraire, voici venir Wen-Koï, d'un pas tranquille et lent, comme les anciens bœufs de nos rois paresseux. Montons, me dit-il.—Je sors de la barque; personne ne me regarde seulement. Je m'empresse de communiquer mon inquiétude à Wen-Koï.—Voulez-vous tout savoir? me répondit-il.—Eh! certainement, lui dis-je, et vite, même.—Eh! bien, reprit-il, Wen-Sien, se met en tête que nos porteurs veulent vous assassiner; mais je dois vous dire que nous n'avons personne à craindre, si ce n'est Wen-Sien, car depuis deux jours il est fou. Il n'y manquait plus que cela! Que devenir avec un courrier fou, qui a une partie de mon argent et tous mes secrets? Au bout de quelques momens, ce pauvre Wen-Sien me rejoint avec mes bagages; il était tout en pleurs, il refuse de manger et dispute Wen-Koï, qui ne voulait pas croire les rêves de son esprit renversé. A la fin, la patience m'échappe.—Mais tais-toi, dis-je à Wen-Sien, tais-toi; tu me casses la tête. Je te défends de parler de cela. Vas te coucher.—Hé bien! me dit-il, vous serez donc content si l'on vous assassine?—Oui, oui, lui répondis-je, content, très-content; nous irons au ciel avec le bon Dieu. Mais en attendant, vas te coucher. Ce malheureux joignit alors les mains et me regarda avec deux yeux qui me firent grand pitié; il me créva le cœur. Enfin nous grimâmes dans un galetas, sur les planches duquel nous devions passer cette nuit. J'étais trop ému pour dormir, et j'avais d'ailleurs à côté de moi ce pauvre Wen-Sien, qui ne faisait que sangloter. Vous comprenez mes alarmes, car après tout il se pouvait que les porteurs eussent machiné notre perte, comme Wen-Sien le prétendait. Je repassais en revue toutes les chances fâcheu-

sés ; le crime me paraissait improbable, mais enfin il était possible ; ensuite la folie du logis allait plus loin. Cette folie de Wen-Sien, cette intrépidité de Wen-Koï, n'étaient-ce point des ruses ? La complaisance de mes porteurs n'avait-elle point pour but de m'endormir sur les précautions à prendre ? Il me paraissait d'un caractère fort doux ; mais on n'a pas tort de se défier, surtout des hommes mielleux et aux paroles sucrées ; si j'ai été trompé dix fois dans ma vie, je l'ai été neuf par des individus qui semblaient doux comme des agneaux ; ce sont ordinairement des réservoirs à hypocrisie ; sans doute, si ces hommes m'eussent assassiné, c'eût été le dernier mauvais tour qu'on m'eût joué dans le monde ; mais j'aimais mieux m'exposer à m'en faire jouer d'autres. Je devais donc me défier de tout le monde, et j'étais dans un cruel embarras.

Le matin venu, j'aurais bien voulu m'alléger d'abord de Wen-Sien, mais il me déclara qu'il me suivrait malgré moi. Je n'osai pas insister ; je craignais de le rendre plus fou. Le voyage commença d'ailleurs sous d'heureux auspices ; nous marchions toujours à travers des montagnes ; partout j'eus lieu d'admirer la plus riche culture. Les fèves surtout abondaient ; les Chinois en font une prodigieuse consommation ; ils composent avec la farine de fèves une espèce de pâte fort semblable à des caillebotte dont on extrait le petit-lait. J'ai vu des missionnaires qui abhorraient ce mets ; je suis plus heureux, je l'aime beaucoup. Je dis que c'est heureux ; par ce que dans toutes les auberges le voyageur ne trouve guère autre chose. Nous arrivâmes, sans accident, le mercredi 5 février, en vue de la grande ville de Tchum-Kin-Fou. Wen-Sien ne me suivait que de loin, pleurant toujours et ne me rendant aucun service. Se voyant si près de l'endroit où il devait me quitter, il vint à moi et me dit, en me montrant sa tête : J'ai une grande peine ici, j'ai la croix de Dieu. Je lui fis signe que j'étais content de lui et qu'il n'eût pas d'inquiétudes. Mais Wen-Koï lui lançait souvent des regards de moquerie qui l'humiliaient tellement qu'il nous fut impossible de le réjouir ; quand il fallut passer la barque pour arriver à Tchum-Kin-Fou, dont la position sur le penchant d'un coteau au pied duquel coule une large rivière, est vraiment admirable. Nous nous dirigeâmes vers un hôtel. Il y a dans cette ville beaucoup de chrétiens, mais nous ne connaissions pas leurs maisons. Le maître d'hôtel me donna une mauvaise chambre. Wen-Koï, qui était seul avec moi, me dit : Couchez-vous, faites semblant de dormir ; je vais aller chercher quelques chrétiens. Je lui recommande de se presser un peu. Il part. Au bout d'une petite heure je vois entrer dans ma chambre un grand jeune homme, sec, pâle, qui s'avance vers moi brusquement, en me disant : Vous êtes sourd. J'ouvre mes yeux de toutes mes forces ; jamais je n'avais vu ce jeune homme. Est-ce un des maîtres de l'hôtel ? Est-ce un industriel qui vient travailler sur la bourse ? Je me perdis en conjectures. Il s'approche de mon lit, s'assied dessus sans façon et me dit : Venez avec moi. Ce n'est qu'avec répugnance que je me décide à obtempérer à cette invitation. Nous sortons ensemble de l'hôtel. A peine est-il dans la rue qu'il se met à courir ; force est à moi de le suivre du mieux que je peux. Il me mène dans une petite ruelle assez voisine ; se retourne alors et me dit : Attendez-moi là ; et il disparaît. Je croyais rêver. Qu'allais-je devenir dans cette ruelle ? Je réfléchissais sur la singularité de sa position, quand mon jeune homme reparait en palanquin. Il en sort avec précipitation, me jette dedans à sa place comme un paquet, et le tout se met à courir. Le palanquin circule de rue en rue, va, revient, de manière à me faire croire que porteur et jeune homme tout est fou. Après un quart d'heure de marches et contre-marches, le palanquin s'arrête ; le jeune homme me fait sortir ; nous courons encore à pied pendant quatre ou cinq minutes, et voici que je suis de nouveau dans un palanquin qui fait tout comme le premier. Mais quel est le mystère caché là-dessous, me demandai-je stupéfait ? Enfin, après dix minutes de course, le nouveau palanquin fait halte ; mon conducteur galoppe comme à l'ordinaire devant moi ; il arrive sous le porche d'une grande maison, il donne un coup, la porte s'ouvre et se ferme à triple verrou, ce qui ne m'amuse pas. Nous traversons, toujours en courant, de grands appartemens très-bien ornés, et le jeune homme me fait signe d'entrer dans une chambre fermée seulement par un rideau. J'entre sans balancer, et j'aperçois six ou sept hommes à figuré consternés. Tous tombent à genoux quand il m'aperçoivent, excepté un, que je reconnus vite pour un prêtre chinois. Qu'y a-t-il donc ? lui dis-je. la fin du monde arrive-t-elle aujourd'hui ? — Vous devez bien savoir ce qu'il y a, me répondit-il. Mais je ne sais rien ? Est-ce que les satellites ne viennent pas de vous poursuivre ? Un des hommes venus avec vous a dit que vous étiez pris par eux. Nos chrétiens sont dans l'alarme. Plusieurs déjà sont répandus dans le prétoire et sur

les marchés pour vous racheter, s'il est possible.

Je compris alors pourquoi le jeune homme m'avait fait courir si vite. Je me hâtai de leur rassurer et de leur dire que j'avais été pris en effet, mais qu'il y avait plus de cinquante jours que les satellites ne m'avaient vu. C'était Wen-Koï, qui n'avait rien eu de plus pressé que de raconter ma captivité, et qui avait été mal compris ; ou qui s'était mal expliqué. Le calme se rétablit promptement d'après mes explications. Le soir j'allai en toute paix chez un riche chrétien qui me reçut avec grande joie. C'était le mercredi 5 février, surville de la nouvelle année chinoise. A l'occasion de cette nouvelle année, je fus salué de toutes les façons. Je n'ai jamais vu d'aussi riches costumes que ceux portés par certains Chinois qui venaient me faire le *Ko-teou*. Plusieurs avaient des fourrures magnifiques, de grandes robes de soie bleue moirée ; quelques-uns portaient la boucle d'or, marque d'honneur insigne, et qui n'est pas, comme je le croyais en France, réservée aux mandarins.

Mon départ de Tchum-Kin-Fou eut lieu le 10 février. Je n'avais que des chrétiens avec moi ; le temps des dangers était passé ; je ne me gênai guère. La route était couverte d'allans et venans. Au commencement de leur année, les Chinois ne travaillent plus ; tout commerce est suspendu. Je fus fort surpris de voir autant de femmes voyageant à pied, sans aucun homme qui les accompagnât. Chez presque tous les peuples d'Asie, la coutume condamne les personnes du sexe à la prison quasi-perpétuelle. Mais apparemment qu'en Chine on leur rend la liberté au premier jour de l'an. Certes, elles ne manquent pas d'en profiter ! Leurs costumes, assez semblables à ceux des hommes, ont plus de dorures et moins d'ampleur.

Le mardi soir j'eus le bonheur d'arriver chez un confrère européen, M. Guérin, du diocèse de Bordeaux ; il y avait trois mois que je n'avais pas dit un mot de français ; je me trouvai tout extraordinaire en m'entendant parler cette chère langue ; je suis resté quatre jours avec cet excellent confrère, et le samedi 15, je lui ai dit adieu. De là encore je n'enmenai avec moi que des chrétiens. Deux jours après, j'arrivai à Pont-Chou, belle ville sur les bords d'une rivière charmante. Le surlendemain, je saluai dans Somp-Fou un autre confrère, M. Favand, qui me congédia le vendredi matin, 21 février, en compagnie d'un ancien chef de satellites et de deux autres chrétiens. Le 22 j'entraï dans le Yun-Nan, 81 jours après mon départ de Macao. De Soui-Fou, à la première chrétienté du Yun-Nan, pendant deux jours, nous n'avons fait que monter, monter sans cesse. Je restai le dimanche dans une famille chrétienne. Le lendemain, 21 février, nous continuâmes à gravir des montagnes de plus en plus hautes, marchant par de petits sentiers tordus, souvent par d'affreux précipices. Vers les trois heures, enfin, j'eus le bonheur d'arriver sain et sauf auprès de Mgr de Philomélie, vicaire apostolique du Yun-Nan, et de recevoir la première bénédiction qu'il ait donnée à l'un de ses missionnaires européens. Nous habitons une petite maison assez commode, tout à fait au milieu des montagnes, à quinze lieues de tout mandarin. C'est là que nous allons commencer à étudier la langue. Je pense que je resterai peu de temps ici : un confrère européen, arrivé deux ou trois jours après moi, et qui n'en sait pas beaucoup plus long, a besoin de mon absence, et moi, je n'ai pas besoin qu'il soit toujours à mes côtés. Il aime autant que moi à causer, et Monsieur dit que nous ne ferions aucun progrès, parce que nous jaserions trop en français. Le plus sûr est de ne pas nous exposer.

Ici, mes bien chers parens, se terminera la relation de mon voyage. Il faut que je vous quitte comme de nouveau et que je sorte de la veillée en vous disant un long bonsoir. O mes bien chers parens ! je ne perdrai jamais le souvenir de vos bontés et de votre attachement pour moi. Aussi, je vous le proteste, si jamais de circonstances inconnues me rappelaient en France, et si, par là, de ces mêmes circonstances, j'avais lieu de me croire délié de l'irrévocable serment prononcé dans mon cœur de consacrer le reste de ma vie au ministère apostolique en Chine, vous me trouverez dévoué comme auparavant, et je serais heureux de travailler à votre bonheur. Tous les jours, vous et mes autres amis de France, serez présents à ma pensée au saint sacrifice. Je vous envoie de la terre où définitivement se consummera ma carrière, de la terre où sera creusé mon tombeau. Je vous adresse encore une fois un tendre adieu. Recevez-le avec l'espérance que nous nous trouverons là où l'on ne dit jamais ce mot : adieu !

Votre fils tout dévoué et soumis en Notre-Seigneur Jésus-Christ,

J. CHAUVEAU (*Tien-pa-tse*), missionnaire apost.

3 mars 1845.

FIN

MANUEL DE LA TEMPERANCE.

PAR LE R. P. C. CHINQUY.

Approuvé par N. S. les Evêques,

A VENDRE.

A L'Evêché de Montréal, rue St. Denis; chez Jos. Roy, écrivain, rue St. Paul; chez le Dr. Coré, droguiste, enseigne des rues Notre-Dame et St. Denis; et chez tous les libraires de Montréal.

Prix: Trente sous le volume.—12s. la douzaine.
29 janvier 1847.

A VENDRE.

CHEZ M. E. R. FABRE, LIBRAIRE, RUE ST. VINCENT, No. 3.
LE CALENDRIER ECCLESIASTIQUE ET CIVIL.
POUR L'ANNEE 1847.

CE CALENDRIER contient outre une liste complète du Clergé Catholique des Diocèses de Montréal et de Québec, les Epoques Ecclesiastiques notamment celles concernant le Canada, l'Ordo ou l'Ordre des rubriques, la Liste et les Termes des Cours de Justice, la Liste des principaux Officiers du Gouvernement, des Membres de la Législature du Bas-Canada, des Magistrats, des Examineurs des Instituteurs pour Québec et Montréal et des Commissaires d'Ecole pour la Cité de Montréal, des Commissaires pour l'érection des Paroisses, des Avocats, des Notaires, des Médecins, des Militaires de la Province du Canada, etc., etc., etc.

Le Calendrier Ecclesiastique et Civil se recommande par sa perfection typographique. On se le procure à très bas prix.
Montréal, 24 novembre 1846.

LIBRAIRIE CANADIENNE

N. 3.

Rue St. Vincent.

PRIN REDUITS
ET A 5 POUR 100

Meilleur marché que partout ailleurs.

LES Sous-signés viennent de REDUIRE de NOUVEAU les PRIN des Livres en usage dans les Ecoles Élémentaires, et ils les vendent à 5 pour 100 MEILLEUR MARCHÉ que PARTOUT AILLEURS, pour argent comptant.

Ils ont aussi constamment en main, un assortiment très-considérable de Papier, Plumés, Encre, Encrriers, Exemples d'écriture, Cire, Oublies, etc. etc., à des prix très-modiques.

Les ordres confiés à leurs soins s.ront exécutés avec ponctualité et célérité.

E. R. FABRE & CIE.

Montréal, 2 février 1847.—4f.

BANQUE D'EPARGNES DE LA CITE ET DU DISTRI

AVIS est par les présentes donné que cette Institution paiera CINQ PERCENT sur tous les Dépôts, qui seront faits le et après le premier Janvier courant.

Les DÉPÔTS sont reçus tous les jours de dix à trois heures et de six à huit heures dans les soirées des samedis et lundis (les fêtes exceptées). Les applications pour autres affaires requérant l'attention du Bureau doivent être envoyées les Jeudi ou Vendredi, vu que le Bureau des Directeurs se réunit régulièrement tous les samedis. Cependant, si les circonstances l'exigeaient, on pourrait s'occuper des demandes ou applications qui seraient faites, aucun autre jour dans la semaine. Le Président et le vice Président étant tous les jours présents au Bureau de la Banque.

JOHNS COLLINS,
Secrétaire et Trésorier.

Bureau de la Banque d'Épargne de la Cité et du District, No. 46 grande rue St. Jacques, à côté de l'Ottawa Hotel.

NOUVELLE IMPORTATION.

ON VIENT DE RECEVOIR à l'HOPITAL-GÉNÉRAL (Sœurs-Grises) de cette ville le bel assortiment d'Objets d'Eglise attendus et annoncés dans le cours du mois dernier

TOUS LES PATRONS SONT NOUVEAUX.

Chaque article est garanti et porte encore toute la fraîcheur des métiers. Cette importation se compose de

CROIX DE CHASUBLES

EN DRAP D'OR avec brochures à RELIEFS en or, argent et couleurs
" DAMAS Blanc, Cramoisi, etc. etc. brochées tout en or.
(couleurs assorties) en or et couleurs.

GARNITURES DE CHAPE ET BANDE DE DALMATIQUES

EN drap d'or (imitation) à dessins très riches et saillants.
" Damas brochés en or et couleurs.
" (assortis de couleurs) brochures riches, ordinaires et de bas prix

GARNITURES COMPLETES.

N. B. Les Croix, les Garnitures de Chapes et les Bandes de Dalmatiques ci-dessus ont toutes appareillées de dessins et offrent par là même une variété de garnitures complètes dont chacune est peu dispendieuse.

ETOILES ET VOILES DE BENEDICTION.

Les Etoiles sont assorties de couleurs, plusieurs à brochures riches.
Les Voiles portent tous de riches emblèmes au centre et aux extrémités.

ETOFFES A ORNEMENS.

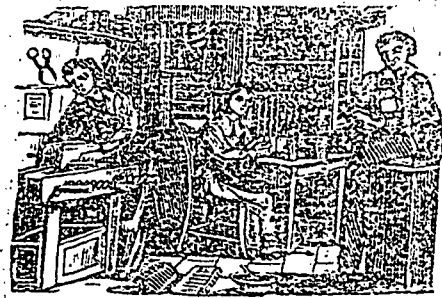
Drap d'or à brochures très riches en or, argent et couleurs (dessins nouveaux.)
Moire d'or à reflets riches et brillants.
Drap d'argent à pluie d'argent.
Drap d'or (imitation) à brochures nouvelles.
Damas brochés, tout en or, et aussi en couleurs.

Les prix de tous ces objets sont extrêmement réduits, dans le but d'offrir aux MM. du Clergé tous les avantages du bon marché et de la bonne qualité et avec leur bienveillant concours et une vente rapide, de suivre de très près et toujours à bas prix toute la nouveauté (en ce genre) des fabriques de Paris et de Lyon.

Pour importations directs s'adresser à

J. C. ROBILARD, No. 84, Cedar St.
New-York.

ATELIER DE RELIEUR.



LES Sous-signés, en remerciant le Clergé et le public en général de l'encouragement bienveillant qu'ils ont reçu depuis qu'ils ont ouvert leur ECHOPPE DE RELIURE, prennent la liberté d'annoncer que, pour répondre au besoin général, ils se sont décidés à ouvrir, au premier Mai prochain, une LIBRAIRIE, Rue Notre-Dame, vis-à-vis le Séminaire, sous le nom de

LIBRAIRIE ECCLESIASTIQUE.

Leur Etablissement sera composé de tous les Livres en usage dans les Ecoles Chrétiennes, Livres de Prières et généralement de tous les Livres de Religion et de Morale Chrétienne. Leur Echoppe de Reliure, comme par le passé, n'en cédra à aucune du Canada, sous le rapport de la bonté, de la beauté et de la variété. Ils s'attendent, par leur ponctualité et leur célérité à exécuter tout ce qu'on leur commandera en leur branche, que l'encouragement dont ils ont été l'objet jusqu'aujourd'hui, ne leur fera point défaut, et ils peuvent assurer le public que rien de leur part ne sera négligé pour répondre à l'attente générale, comme pour contenter ceux qui les patronneront.

CHAPELLEAU & LAMOTHE.

Montréal, 29 Janvier 1847.

VOYAGE A LA TERRE-SAINTE.

PAR MESSIRE LÉON GINGRAS DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC.

CET OUVRAGE, impatientement attendu du Public Canadien depuis plus d'un AN, est prêt à être livré à l'impression, 2 vol. in-octavo, beau papier. Prix: 6s. le volume ou 12s. pour l'ouvrage.

Le Sous-signé est seul nommé Agent pour Montréal. Des listes de souscription seront déposés chez MM. FABRE & CIE., chez MM. CHAPELLEAU & LAMOTHE et à l'INSTITUT CANADIEN.

G. N. GOSSLIAN,
AGENT.

17 janvier.—4f.

FRENIÈRE,

RUE BLEURY, No. 46.

Peintre et Vitrier,

Doreur à l'Huile et sur le Verre,

Encadreur de Gravures, et ouvrages faits à l'Aiguille.

Vernisseur de Cartes Géographiques et poseur de Tapissierie.

2 octobre 1846.—6m.

AVIS AUX MM. DU CLERGE.

Le Sous-signé informe les MM. du Clergé, qu'il vient de recevoir de Paris, un grand nombre d'articles pour ornemens d'Eglise, ce qui, joint à son fonds, en fait le meilleur assortiment en ce genre qu'on ait eu dans le pays. On trouvera chez lui une très-grande variété de VINS FRANÇAIS tous d'un choix bien particulier. Le sous-signé ayant profité d'une occasion très-favorable pour se procurer ces effets à très bas prix, il pourra les vendre aux prix les plus réduits, ayant en vue d'épuiser son Stock au plutôt.

JOSEPH ROY.

BOIVIN, ORFÈVRE,

Vis-à-vis le marché neuf, rue de la Basse-Ville,

PREND les MM. du Clergé, ainsi que toutes les personnes qui ont des meubles à faire exécuter en argent, ou à faire réparer, qu'il se chargera de leurs demandes, et les fera remplir, suivant leurs ordres, en quelque genre que ce soit, ensuite qu'ils ne pourront rien désirer de plus achevé dans les pays étrangers.

Novembre 1846.—3m.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

Les MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI. Les prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

La poste pour passer les lignes des Etats-Unis coûte 8 centins 8 deniers pour l'année

Prix des annonces.—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion,	2s.	6d.
Chaque insertion subséquente,		7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s.	4d.
Chaque insertion subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		1d.

AGENS DES MÉLANGES RELIGIEUX.

M. E. R. FABRE, libraire.	Montréal.
D. MARTINEAU, prêtre, vicaire.	Québec.
F. PILOTE, prêtre, Directeur du Collège.	Ste. Anne.
VAL. GUILLET.	Trois-Rivières.

PROPRIÉTÉ DE JOS. M. BELLENGER, PRÊTRE, ÉDITEUR.
IMPRIMÉ PAR JOS. RIVET ET J. CHAPELLEAU, IMPRIMEURS.